Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Artikel: La religion des Parsis

Autor: Faye, Clement de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379481

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA RELIGION DES PARSIS

TRADUCTION PAR

CLÉMENT DE FAYE

Avant-propos sur l'auteur de « la Religion des Parsis. »

L'honorable Dadabhai Naoroji, l'auteur de l'exposé du parsisme, qui suit et qu'il a bien voulu nous communiquer, prit une part active au Congrès international des mœurs qui se tint à Genève, l'automne dernier ; c'est alors que nous eûmes l'honneur de nous entretenir avec lui. Il paraît de plus qu'il exposa cet important sujet aux savants orientalistes réunis l'été dernier à Stockholm.

Né à Bombay en un temps où l'instruction que répandait le soleil britannique n'était guère qu'un clair-obscur, mais où les efforts d'un gouverneur éclairé, Elphinstone, préparaient une ère de progrès littéraire et scientifique, l'enfant, encore au berceau (né en 1825), grandit au milieu de ce mouvement des esprits[1] dans lequel il devait entrer un jour avec tant de succès. Orphelin de père dès l'âge de quatre ans, l'enfant fut élevé par une femme exemplaire, une tendre mère qui devait lui être conservée quarante-six ans. C'est cette éducation intelligente du foyer qui a formé l'homme d'aujourd'hui plus encore

[1] Le gouverneur, en quittant l'Inde, laissait derrière lui une souscription recueillie chez les personnages du pays les plus haut placés. Une somme de 500 000 francs devait servir à fonder des chaires en vue de l'enseignement de « l'anglais, de l'art et des sciences de l'Europe. »

que de brillantes études dans l'«Elphinstone institution » où il exerça le professorat et devint même un mathématicien hors ligne. « La promesse de l'Inde, » comme l'appela un de ses collègues, M. N. s'adonnait à l'étude des sciences physiques et de l'économie politique. Nommé à une chaire de mathématiques et de sciences naturelles, il fut le premier Parsi qui succéda à un professeur anglais dans un établissement d'instruction supérieure (1852-1855). Il paraît qu'aujourd'hui l'aiguille de la balance n'incline plus autant du côté des natifs.

Bientôt le professeur partit pour l'Angleterre et devint l'associé d'une grande *firm*, la première *Indian House*, fondée à Londres et à Liverpool, mais le réformateur s'était aussi embarqué avec le négociant et celui-ci laissa ample carrière à celui-là, pour qu'il s'occupât de réformes sociales, surtout par rapport à l'Inde. Emancipation de superstitions dégradantes, transformation religieuse, progrès intellectuel et social, en dépit de race et de croyance, indépendance de la presse, l'honorable Naoroji entreprit vigoureusement de résoudre tous ces problèmes. Ajoutez aux succès du dehors, l'activité et les dons intérieurs : intelligence prompte, éloquence pratique, connaissance parfaite de l'anglais, manières douces, vertus sociales et privées, ni affectation ni emportement, mais « a seraphic quiescence, » avec de telles ressources on va loin, vînt-on de loin et fût-on tout à coup transplanté dans un sol étranger. Au contact d'une race vigoureuse, notre réformateur affermit sa foi politique et prit racine dans cette patrie adoptive où il débarquait en 1855.

Je ne suivrai pas M. N. dans sa carrière politique anglaise, il suffira de dire que jamais il n'a séparé les intérêts de l'Inde de ceux de la Grande-Bretagne et réciproquement. Je laisse aussi de côté les libéralités pécuniaires qu'il a prodiguées à sa patrie. Plus d'une fois il est retourné à Bombay pour en diriger ou en redresser les affaires. Rentré en Angleterre, démarches en hauts lieux, brochures nombreuses sur les Indes, correspondance avec le secrétaire d'Etat, M. N. ne s'épargne en rien pour le bien de son pays et se laisse même porter comme candidat à la Chambre des communes, mais sans succès. Que ne

s'appelle-t-il John Smith tout court, il serait entré sans conteste à la Chambre, mais les électeurs du peuple pouvaient-ils avaler le nom de *Dadabhai Naoroji !*

(*Le Traducteur.*)

La Religion des Parsis.

Je n'ai nullement envie de faire de la controverse dans ces pages ; je veux simplement placer devant le public de la Grande-Bretagne un tableau de l'état présent de la vie religieuse des Parsis et donner ainsi une idée de cette vie et de son développement.

On croit généralement que le prophète des Parsis, Zoroastre, florissait il y a quatre mille ans, mais cette croyance est fort discutable. Pendant la domination grecque, après la conquête de la Perse, par Alexandre, la religion nationale n'occupait pas la première place, mais lorsque Ardeshir Babezan rétablit la dynastie persane, un grand concile de savants prêtres fut convoqué, la religion des Parsis occupa alors le premier rang et fut proclamée celle de la nation. La Perse vaincue enfin chez elle par les mahométans, la nation tout entière devint peu à peu mahométane : seuls quelques Parsis émigrèrent aux Indes où il leur fut permis de débarquer à la seule condition de mettre bas les armes, changer leur façon de se vêtir et s'abstenir d'immoler la vache. Alors, se mêlant à un peuple de race différente et d'une autre religion ils oublièrent leur propre langue et presque le contenu de leurs vieux livres religieux. Mais ils prirent grand soin des quelques-uns qu'ils avaient apportés avec eux et les chefs des prêtres en conservèrent en grande partie l'intelligence telle qu'elle leur avait été enseignée de père en fils, quoique sans esprit de critique ni aucune juste appréciation de la valeur de chacun de ces livres.

Graduellement par mariages et autrement les Parsis se mêlèrent aux Hindous tellement qu'ils s'assimilèrent à eux, faisant même pour divers objets des offrandes dans leurs temples ; c'étaient presque « des Hindous comme les Hindous eux-mêmes[1].

[1] « Quand j'étais premier ministre à Baroda, dit l'auteur, une dame

Vinrent les mahométans, et les Parsis, toujours simples, d'adopter quelques-unes de leurs coutumes et même de faire des offrandes à la châsse de quelques fameux saints mahométans. Les Parsis connaissaient peu leur religion originelle ; mais il en est deux points qu'ils n'oublièrent jamais : l'unité de Dieu et la monogamie. Il est vrai qu'ils continuaient à répéter leurs prières dans la vieille langue zend, mais ils n'en comprenaient pas un seul mot. A l'exception de quelques prêtres, personne ne connaissait rien de cette langue ou des doctrines enseignées dans leurs Ecritures. Leur vie se passait en grande partie dans l'observation de leur propre cérémonial et de celui des Hindous ; ils avaient une vague connaissance générale des doctrines et des préceptes de la religion et une notion claire de la morale en tant qu'elle exigeait une pensée pure, une parole pure et une œuvre pure. Telle était la condition des Parsis au commencement de notre siècle.

La domination anglaise aux Indes donna plus de liberté aux Parsis et un but à leur énergie. Les premiers ils créèrent une littérature dans l'idiome national et publièrent à Bombay des journaux de leur bord. Une controverse, relativement triviale, au sujet du calendrier, donna une forte impulsion à ces feuilles et en même temps attira davantage l'attention sur l'étude de la religion des Parsis. En arrivant aux Indes un savant prêtre de Perse trouva que le calendrier des Persans et celui des Indiens parses ne correspondaient pas. Aux Indes les Parsis avaient ajouté, tous les cent vingt ans, un mois à l'année pour compléter l'année solaire ou bissextile. C'était mal, dit le prêtre persan, vu que les anciens livres religieux ne sanctionnaient pas l'innovation. Une âpre controverse s'en suit ; les familles se querellent et finalement la communauté se scinde en deux sectes. Cette lutte regrettable eut pourtant

parsie parut devant moi. Jamais je ne l'eusse prise pour une Parsie, si mon attention n'avait été attirée tout particulièrement par le fait qu'elle était complètement hindoue par son accent, ses idées et sa toilette. Les dames de la maison et le contact continuel et intime avec leurs voisins hindous ont fait pénétrer dans les familles des Parsis la plupart des cérémonies des Hindous pratiquées à l'occasion des naissances, des mariages et des jours de fêtes, » etc.

de bons résultats. En effet, elle fut le moyen d'éveiller chez les Parsis le désir d'en savoir plus long sur leur religion, d'aiguillonner leurs pensées et d'approfondir leurs sentiments religieux. En se développant et s'affermissant, la presse imprima un mouvement réflexe qui produisit un progrès rapide.

Voici à leur heure les missionnaires protestants qui se mettent à attaquer la religion des Parsis, exposée au dépérissement par cette double circonstance : la détérioration de la pure foi primitive par la littérature et par le cérémonial des derniers prêtres, et l'adoption de cérémonies hindoues et mahométanes. L'Eglise chrétienne catholique dans les faubourgs de Bombay était aussi entrée en rapport avec les Parsis, nullement dans un sens hostile, mais les missionnaires, eux, poursuivirent leurs attaques avec une grande vigueur et réussirent à convertir deux jeunes élèves qui fréquentaient leur école. Cela produisit une grande excitation parmi les Parsis et ils commencèrent à faire de vigoureux efforts pour empêcher de nouvelles conversions. On fonda des revues pour défendre la religion parsie et pour attaquer et critiquer le christianisme. Bien plus, les Parsis éprouvèrent la nécessité d'enseigner la religion à leurs enfants d'une manière plus intelligente qu'en leur faisant apprendre par cœur des prières et des fragments dans le vieux Zend sans qu'ils en comprissent rien. L'agitation causée par les missionnaires fit qu'on prépara un catéchisme de la religion parsie, telle qu'elle existait alors, croyait-on. Nous en donnerons quelques extraits afin qu'on se fasse une juste idée de la théologie et de la morale à cette époque. Voici le sujet du dialogue : *Quelques demandes et réponses pour apprendre aux enfants de la sainte communauté Zarthosti en quoi consiste la religion mazdéenne,* (Mazdiashnâ.)

Dialogue entre un maître zarthosti et son élève.

Demande. En qui croyons-nous, nous, membres de la communauté de Zarthosti ?

Réponse. Nous croyons en un Dieu unique et ne croyons qu'en lui seul.

D. Qui est ce Dieu unique?

R. Le Dieu qui a créé les cieux, la terre, les anges, les étoiles, le soleil, la lune, le feu, l'eau, ou tous les quatre éléments, et toutes les choses des deux mondes; en ce Dieu nous croyons, nous l'honorons, nous l'invoquons, et nous l'adorons, lui.

D. Ne croyons-nous pas en quelque autre dieu?

R. Quiconque croit en quelque autre dieu que celui-ci est un infidèle et souffrira les peines de l'enfer.

D. Quel est la forme de notre Dieu?

R. Notre Dieu n'a ni face, ni forme, ni couleur, ni figure, ni lieu fixe. Il n'y en a point d'autre semblable à lui, il est lui-même et par excellence une gloire telle que nous ne pouvons ni le louer ni le décrire, et que notre esprit ne saurait le comprendre.

D. Est-il une chose quelconque que Dieu ne puisse créer?

R. Oui, il est une chose que Dieu lui-même ne peut pas créer.

D. Explique-moi ce qu'est cette chose?

R. Dieu est le créateur de toutes choses, mais s'il voulait créer un autre tel que lui-même il ne le pourrait point. Dieu ne peut créer un autre lui-même.

D. Combien y a-t-il de noms pour désigner Dieu?

R. On dit qu'il y en a mille et un; mais de ce nombre cent et un existent.

D. Pourquoi y a-t-il tant de noms de Dieu?

R. Les noms de Dieu qui expriment sa nature sont au nombre de deux : l'Omnipotent et le Saint (*Jazdan* et *Pâuk*). Il est aussi appelé le plus élevé des esprits (*Hormuzd*), le Dispensateur de la justice (*Dádár*), le Pourvoyeur (*Purvurdégar*), le Protecteur (*Purvurtar*). Nous le louons par ces noms. Il y en a beaucoup d'autres encore exprimant ses bonnes actions.

D. Quelle est notre religion?

R. Notre religion est le « culte de Dieu. »

D. D'où avons-nous reçu notre religion?

R. Le vrai prophète de Dieu, le vrai Zarthost (Zoroastre), Asphantamân Anoshirwán nous a apporté la religion de la part de Dieu.

D. De quel côté dois-je tourner la face en adorant le saint Hormuzd?

R. Nous devons adorer le saint, le juste Hormuzd, avec notre face tournée vers quelqu'une de ses créations de lumière, de gloire et de splendeur.

D. Quelles sont ces choses?

R. Le soleil, la lune, les étoiles, le feu, l'eau et autres glorieuses choses semblables. Nous tournons notre face vers de telles choses et les considérons comme notre *kibleh* (littéralement *la chose en face*), parce que Dieu a déposé en elles une faible étincelle de sa pure gloire; à cause de cela elles sont plus exaltées dans la création et propres à être notre *kibleh* (représentant cette puissance et cette gloire).

D. Quelle religion régnait en Perse avant le temps de Zarthost?

R. Les rois et le peuple adoraient Dieu, mais ils avaient, comme les Hindous, des images des planètes et des idoles dans leurs temples.

D. Quels commandements Dieu nous a-t-il envoyés par son prophète, le sublime Zarthost?

R. Ils sont nombreux; en voici les principaux qu'il faut toujours se rappeler et qui doivent nous servir de règle :

Connaître le Dieu unique et le prophète, le grand Zarthost comme son vrai prophète, croire que la religion et l'Avesta qu'il apporta constituent la vraie religion et sont au-dessus de toute espèce de doute; croire en la bonté de Dieu; ne désobéir à aucun des commandements de la religion Mazdiashná; éviter les mauvaises actions, s'exercer aux bonnes; prier cinq fois le jour; croire à la rétribution et à la justice le quatrième matin après la mort; espérer le ciel et craindre l'enfer; tenir pour absolument certain le jour d'une destruction générale et d'une purification (de toutes les âmes souffrantes); se rappeler toujours que Dieu a fait ce qu'il a voulu, et qu'il fera ce qu'il voudra; envisager quelque objet lumineux en adorant Dieu.

D. Si nous commettons quelque péché notre prophète nous sauvera-t-il?

R. Ne commettez jamais de péché en professant cette foi,

car le prophète, notre guide dans le droit chemin, l'a clairement déclaré : « Vous recevrez selon vos œuvres. » Vos œuvres détermineront votre retour dans l'autre monde. Si vous faites des œuvres vertueuses et pies, votre récompense sera le ciel. Si vons péchez et faites le mal, vous périrez en enfer. Il n'y a que Dieu qui puisse vous sauver des conséquences de vos péchés. Si quelqu'un commet un péché en croyant qu'un autre le sauvera, tous deux, le trompeur et le trompé, seront damnés au jour de « *Rasta Khez* » (celui de la fin du monde).

D. Quelles sont les choses qui sont en bénédiction à l'homme?

R. Pratiquer la vertu, la charité, la bonté, l'humilité, parler avec douceur, vouloir du bien aux autres, avoir un cœur pur, acquérir l'instruction, dire la vérité, réprimer la colère, être patient et content, agir en ami, ressentir la honte, respecter, comme cela est convenable, la vieillesse et la jeunesse, nos parents et nos maîtres, être pieux. Toutes ces choses sont amies des bons et ennemies des méchants.

D. Quelles sont les choses qui dégradent et perdent l'homme?

R. Mentir, voler, jouer (à des jeux de hasard), regarder une femme d'un œil méchant, trahir, abuser, se fâcher, vouloir du mal à quelqu'un, être orgueilleux, se moquer, être paresseux, calomnier, être avare, irrespectueux, impudent, emporté, s'emparer de la propriété d'un autre, se venger, être souillé, obstiné, envieux, superstitieux, faire du mal à qui que ce soit et se livrer à tout autre acte mauvais et inique. Ce sont là tous les amis du méchant et les ennemis de l'homme vertueux.

Tel fut le premier effort que tentèrent les Parsis pour donner une instruction religieuse à leurs enfants. Les vieux livres sacrés avaient déjà été traduits avant ce temps dans la langue du pays, le gujarati. Mais la traduction en était purement littérale, purement méchanique, faite sans aucune critique intelligente et, en fin de compte, les livres étaient très peu compréhensibles. Alors une nouvelle force fut mise en action. En 1849, avec d'autres jeunes hommes, pleins d'enthousiasme et frais émoulus du collège, j'ouvris des écoles de filles sous les auspices de la *Société littéraire et scientifique des étudiants.*

Pleins d'enthousiasme, mais les poches vides, nous dûmes d'abord commencer par enseigner nous-mêmes, matin et soir, et beaucoup lutter contre l'opposition de la majorité du peuple. Mais nous persévérâmes, et heureusement quatre messieurs de la classe opulente et de vues avancées nous vinrent en aide, et les écoles acquirent de la stabilité et devinrent écoles de jour.

A peu près en même temps nous créions aussi *les Dnian-prasarak Mandis* (sociétés pour la propagation de la science) et qui devaient servir comme d'auxiliaires de « la Société des étudiants. » Par leurs conférences et leurs essais littéraires dans l'idiome national, ces branches de notre société contribuèrent au progrès général de la sociabilité et de l'éducation, tant parmi les Hindous que parmi les Parsis.

Autre progrès. Le journalisme prit un nouvel essor. En 1851 je fis paraître un journal hebdomadaire, *le Rast Goftar*, qui, je pense et je l'espère, a donné plus d'autorité au journalisme parmi les Parsis et accru son utilité.

La même année vit naître une société qui me nomma son premier secrétaire et s'appela le « Guide des adorateurs du Dieu unique. » (*Rahanumai Mazdiashna.*) Le but de cette société était d'abord de se débarasser des cérémonies hindoues et mahométanes qui s'étaient incorporées dans la vie religieuse et ensuite de se livrer à un examen approfondi et critique de l'ancienne foi originelle et de la dépouiller de toutes les grossières superfétations des temps subséquents. Cette société eut à soutenir, de la part de l'opposition, un feu passablement nourri. Une association antagoniste de la nôtre s'élève et tombe bientôt sous la pression de la vérité et de la raison. Mais l'opposition la plus formidable que nous encourûmes dans l'abolition des cérémonies extérieures hindoues et mahométanes vint des mères, des femmes et des sœurs, maîtresses du foyer et de la famille. Mais où les hommes échouèrent les écoles des filles réussirent, comme il fallait s'y attendre. Dans ces écoles, les filles apprirent que telle et telle chose était tout simplement préjugé ou superstition. Elles se mettent à la tête du mouvement et avec leur innocence enfantine mais décidée s'opposent à telle ou telle coutume. « Non, bonne mère, disaient-elles,

secouant leurs petites épaules, ceci n'est pas notre religion, ceci n'est pas bien, c'est de la superstition. » La mère écoutait alors la chère petite lorsqu'elle n'écoutait ni son mari ni son frère.

A peu près en même temps que se produisait cette réaction, en 1852 ou 1853, se fit, quant à la position de la femme, un nouveau pas dans la réforme sociale des Parsis. La femme a toujours été très honorée chez les Parsis, et la seule différence entre la condition de l'homme et celle de la femme c'est qu'alors celle-ci ne pouvait s'asseoir librement avec des hommes à la table en compagnie d'autres hommes ou dans les assemblées publiques. Mais les Parsis accordèrent bientôt à la femme une place honorable dans la société et la mirent sur un pied d'égalité avec l'homme. Quelques chefs de famille, — moi-même y compris, — s'entendirent pour se rencontrer ensemble en société avec les membres de leurs familles, pour dîner ensemble à la même table et converser librement les uns avec les autres. Le résultat, après une forte opposition, fut la disparition de cette incapacité féminine. Une des raisons qui permit à cette réforme de s'effectuer c'est que l'enseignement de Zoroastre était évidemment en faveur de l'égalité de l'homme et de la femme. Voici ces paroles : « O vous, nouveaux mariés, maris et femmes, je vous dis : vivez dans un même sentiment, accomplissez ensemble tous vos devoirs religieux avec des pensées pures ; pratiquez la vérité l'un à l'égard de l'autre, moyennant quoi, soyez-en certains, vous serez heureux. » Ces paroles datent peut-être de quatre mille ans. Dans les livres sacrés il est question de l'homme et de la femme comme égaux au point de vue humain et spirituel.

Sir John Malcolm écrit : « Il y a tout lieu de croire que les mœurs des anciens habitants de la Perse furent adoucies et en quelque mesure rafinées par l'esprit chevaleresque qui se répandit dans ce pays du commencement à la fin de la dynastie kayanienne. Le grand respect qu'on avait pour la femme fut, sans doute, la cause principale du progrès qu'on fit dans la civilisation, et ce respect et ce progrès furent bientôt la cause de généreuses entreprises et leur récompense. Il paraîtrait que

dans les premiers temps la femme occupait en Perse une place honorable dans la société, et nous devons conclure que l'égalité de rang qu'elle partageait avec l'homme et que lui assure l'ordonnance de Zoroastre existait longtemps avant l'époque de ce réformateur. »

Bien que les Parsis aient vécu depuis des siècles parmi les Mahométans et les Hindous, ils ne se sont pas livrés à la polygamie. Pendant quelque temps se posa la question de savoir si les relations sociales des Parsis devaient être jugées d'après la loi hindoue ou d'après la loi anglaise, puisqu'il n'existait aucune loi reconnue pour les Parsis, à cette exception près que le Panchâyat (un Conseil d'anciens) contrôlait les questions sociales et en décidait. A mesure que l'instruction avançait et qu'on s'opposait aux vieilles idées et au contrôle des anciens, quelques personnes en profitèrent pour se permettre, en épousant une seconde femme, de répudier la première. Toute la communauté, vieux et jeunes, s'éleva contre cette innovation à leurs yeux abominable. Une association fut aussitôt formée, une loi présentée et la législature (le Conseil législatif du vice-roi), après plusieurs enquêtes faites par une commission et autrement, vota une loi frappant la polygamie chez les Parsis des mêmes peines que chez les Anglais. Moi-même je demandai au professeur Spiegel de produire un texte quelconque de la littérature religieuse des Parsis pour ou contre la polygamie. Il répondit : « Autant que je puis le savoir, il n'y a point d'exemple de polygamie dans la littérature religieuse des Parsis. On dit que Zerdusht avait trois femmes, mais il les eut successivement. Je partage votre conviction que la majorité des Parsis furent de tout temps monogames, bien que, peut-être, des indulgences aient été accordées à des rois et à d'autres personnages haut placés. » Interrogé de nouveau, le professeur déclara qu'il n'existe pas un seul texte de l'Avesta et du Parsis plus récent qui fasse allusion à la polygamie et que les permissions auxquelles il en avait appelé reposaient sur des autorités grecques et latines.

L'association fut aussi naturellement appelée à s'occuper des fiançailles précoces de la jeunesse, telles que les autorisait la

coutume des Hindous. Le vieux parti conservateur, pour diverses raisons, n'aimant pas céder sur ce point, l'on eut recours à une sorte de compromis entre les conservateurs et les jeunes réformateurs, laissant la question indécise mourir naturellement et graduellement à mesure que l'instruction se répandrait. Aujourd'hui bien peu de ces mariages ont lieu, et l'habitude s'en va rapidement. Ce qui était général, il y a quarante ans, est rare maintenant et exceptionnel, surtout à Bombay. La loi est formulée d'une manière telle que dès que se présentera le premier cas de répudiation à l'âge légal du mariage, ce cas sera aussi le dernier coup dont elle frappera ces précoces fiançailles.

Revenons aux croyances religieuses et morales des Parsis de ce temps. Je donnerai des extraits de la traduction populaire d'un de nos livres, en nombre suffisant pour qu'on puisse se former une idée juste de la croyance telle qu'elle avait cours au moment où les cérémonies extérieures se mouraient sous les efforts des Rahanumai [1].

Les Parsis croient en un Dieu unique, créateur de tout.

1. Há. — Le grand juge, Hormuzd, le plus élevé en gloire, en éclat, vertueux par excellence, le plus grand, le plus strict, la sagesse même, doué de la plus pure nature, le plus saint, ami de la joie, invisible ou visible, celui qui accroît. Il a créé notre âme. Il façonna notre corps. Il nous donna la vie.

Há 35. — Je t'adore, ô Hormuzd, au-dessus de tous les autres [2].

Há 36. — Toute pensée vertueuse, toute parole vertueuse, toute œuvre vertueuse, découlent de toi. O Hormuzd, j'invoque ta pure nature, au-dessus de toutes les autres.

Há 40. — Par mes œuvres puissé-je honorer et exalter ton nom. Sous la protection de ta grande sagesse j'ai acquis la sagesse. Puissé-je t'atteindre. Puissé-je rester toujours ferme dans ton amitié et en œuvres saintes.

Dans Há 44 plusieurs extraits se rapportent à ce sujet, sur-

[1] J'arrange ces extraits sous divers chefs comme des conclusions qui suivent. Pour éviter des répétitions, je ne donnerai pas, sous chaque chef tous les textes qui confirment ces conclusions.

[2] Le traducteur supprime quelques répétitions.

tout à Dieu comme le Créateur de tout, finissant par « Tu es le Créateur de toute la création. »

Zarthost adore Dieu non seulement dans ce monde, mais encore dans les cieux.

Há 34. — O Hormuzd, je t'adore et dans les cieux encore je t'adorerai beaucoup.

Les Parsis croient à l'existence des anges que Dieu a créés avec le pouvoir de venir en aide au genre humain, de lui faire du bien de plusieurs manières et d'être les esprits surveillant les diverses parties de la création. Les chefs, ses anges, sont ceux de bonne conscience (Bahaman) et de piété élevée (Ardebesht) ; celui-là est aussi l'ange gardien des animaux inoffensifs, et celui-ci l'ange du feu.

1. Há. — J'invoque la bonne conscience, la piéte élevée, l'amour qui veut exceller, la suprême et parfaite pensée, Khordad et Amardaa ; tous les autres anges qui ont des rapports avec nous, l'ange Méher, le Seigneur et le gardien de la forêt, aux mille oreilles et aux dix mille yeux rayonnants de joie et de bonheur.

Beaucoup d'autres extraits arrivent à la même conclusion.

Les diverses parties de la création sont exaltées ou mentionnées ou considérées comme saintes.

Les sept premiers Hás contiennent plusieurs textes qui illustrent ce point.

Le feu que Dieu a créé, l'heure du jour, l'aube, les eaux, l'année passée en sainteté, la lune, le glorieux soleil, l'océan de la lumière, les étoiles, les montagnes et les arbres, la forêt, les brebis et les animaux inoffensifs ; bref, la nature dans ses nombreuses parties et ses phénomènes, est quelquefois chantée, quelquefois rappelée et quelquefois décrite comme sainte.

Autant que j'ai pu le voir, il n'y a pas de texte où l'on invoque un objet matériel, sans intelligence, sans esprit pour réclamer son assistance ou un bienfait. De telles prières s'adressent toujours à des esprits intelligents ou à des anges, à Dieu au-dessus de tout, Créateur et Seigneur de tout.

Les Parsis croient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtiments après la mort.

Há 7. — O Seigneur, grand et sage, la récompense qui est due au juste, que moi et les miens nous l'obtenions. Cette récompense, veuille l'accorder de l'abondance de ta bonté d'une manière telle, dans ce monde et dans le monde spirituel, que je puisse être exalté et vivre pour toujours sous ta garde très sainte et sous ta protection toute vertueuse.

Há 8. — Que les aspirations de celui qui est saint soient satisfaites, que les méchants et ceux qui font le mal soient désappointés et qu'ils soient balayés de la création du saint Créateur. Les justes sont immortels.

Les extraits de Há 31 traitent de ce point.

En dépit de son horreur pour le mal et pour ceux qui s'y livrent, le Parsi désire la conversion du méchant à la vertu, et c'est ce qui lui est enseigné :

Há 33. — Les méchants sont punis selon leurs pensées, leurs paroles et leurs œuvres. Il est bon pour eux d'avoir des éléments de la connaissance. O Harmuzd ! fais qu'ils désirent la sagesse, qu'ils propagent la sainteté.

Há 44. — O Harmuzd ! pourquoi ces pécheurs ne deviendraient-ils pas vertueux ?

Le Parsi fait reposer son fardeau sur la miséricorde de Dieu, et sa récompense sur la bonté de ce même Dieu.

Há 1. — En pensée, en parole ou en action, avec intention ou non, si je n'ai pas gardé tes commandements et par cela même, si je t'ai attristé, je t'invoque, je te prie, je te loue et j'implore ton pardon.

Há 7. — Que je reçoive la récompense de la piété par votre bonté.

La moralité de cette religion est comprise dans les trois mots : pensée pure, parole pure, action pure. La sainteté, la vertu, les prières etc. sont louées, exaltées et inculquées en maint endroit.

Há 7. — Je loue l'homme vertueux, qui est bon et qui prie.

Há 19. — Le grand-prêtre est celui qui connaît la religion et dont toute la vie se passe à propager la justice dans le monde.

Há 20. — Quiconque goûte les plaisirs de la justice, qui sont au-dessus de tous les autres plaisirs, et marche dans la justice,

sera parfaitement saint. Celui-là est vertueux, qui avance dans la vertu parmi les hommes saints et qui leur est fidèle.

Há 28. — O Hormuzd ! puissé-je arriver à toi par une bonne pensée (la conscience). Accorde-moi d'être vertueux dans ce monde que tu as créé et dans l'autre monde qui est le ciel. Tu donnes le paradis à toute âme d'homme, grâce à une bonne pensée (la conscience). Quel que soit l'objet que tu as créé, tu l'as créé avec de bonnes intentions. Puissé-je éprouver le désir d'être juste, autant que j'en suis capable.

Há 31. — Qui est saint marche à l'immortalité.

Há 34. — Quelle est, ô Hormuzd ! ta volonté, quel est ton culte et de quel nom t'invoquer ? Dieu répond : Vois et revêts la sainteté, apprends à connaître mes voies de sainteté avec une bonne conscience. Dis-moi, ô Hormuzd ! les voies de la bonne conscience. Contente-toi de la religion du bien, des œuvres vertueuses et de la sainteté.

Há 56. — Que la vertu de l'homme vertueux se perpétue et que la méchanceté s'évanouisse. Dans cette maison que l'obéissance prévale sur la désobéissance, la paix sur les disputes, la charité sur la dureté du cœur, les bonnes pensées sur les mauvaises, la vérité sur des paroles de mensonge et la piété sur le péché.

Há 59. — Je jouis sur la terre et aux cieux de l'étude du *Honwar*. Je jouis de la sainteté sur la terre et au ciel. Prier beaucoup Hormuzd est un bien. J'en jouis au ciel et sur la terre. Je jouis de celui qui est saint, vertueux et qui prie, sur la terre et dans le ciel, punissant l'esprit mauvais et ses œuvres qui sont mauvaises et mortelles, — punissant le voleur et le tyran, — punissant les magiciens de leurs cruels desseins, — punissant ceux qui violent leurs promesses et ceux qui les y incitent, — punissant ceux qui harassent les hommes de bien et les saints, — punissant les pensées, les paroles et les œuvres mauvaises des pécheurs.

La vérité est particulièrement inculquée.

Há 7. — Je comprends que celui qui dit la vérité soit exalté.

Há 19. — Tous les jours de l'homme saint se passent en pensées de vérité, en paroles de vérité et en œuvres de vérité.

Há 29. — Celui qui marche dans la vérité obtiendra l'immortalité. Il ne périra point.

Há 31. — Parler selon la vérité est la vraie excellence.

Le Parsi croit à la nécessité et à l'efficacité de la prière.

Há 56. — J'invoque le bienfait et le succès de la prière. Atteindre à la prière c'est atteindre à une parfaite conscience; la bonne semence de la prière est une bonne conscience, de bonnes paroles et des bonnes œuvres. Que nos prières soient efficaces pour conjurer les attaques des esprits mauvais et des hommes mauvais. Puissé-je aimer la prière, ô Hormuzd! car la prière c'est ma joie. J'ai recours à la prière, j'invoque la prière. Te prier, ô Hormuzd! c'est obtenir l'excellence, la sainteté, le succès et l'élévation suprême; c'est l'acte de la vertu.

Há 59. — Prier souvent Hormuzd, c'est un bien dont je jouis au ciel et sur la terre.

L'étude de la religion est considérée comme chose très méritoire, et la sainte parole (le Zend Avesta) Dieu l'a créé, est-il dit, avant toute création. Des extraits de Há 19 ont tous trait à ce sujet.

Há 44. — Quelle est la religion par excellence? C'est celle qui produit la sainteté et la vérité avec de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions.

Le Há 19 déclare que *Honwar* (la parole de Dieu) a été créé avant les cieux, avant les eaux, avant toute création. Quiconque l'étudie sans se lasser entrera au paradis des saints, qui est plein de gloire.

Há 59. — J'enjoins sur terre et au ciel d'étudier le *Honwar*.

La religion des Parsis est pour tous, non pour quelque nation ou peuple particulier.

Há 46. — Que tous les hommes et toutes les femmes me suivent et qu'ils apprennent à connaître ta religion élevée. Quiconque accepte la religion de Zoroastre, la loue, la médite et l'étudie beaucoup, Dieu lui donne une place dans l'autre monde, et dans ce monde *Bahaman* (la bonne conscience) le met au rang suprême.

La religion des Parsis ne contient pas de propitiation pour

le diable. Pas une allusion à une pensée, à une parole ou à une telle œuvre des esprits mauvais sans souhaiter ou leur destruction ou leur réformation.

Há 1. — Je m'instruis dans la religion de Zurthosti, dans le cu'te de Dieu qui est différent de celui du Deos (des esprits malins) et semblable à la justice de Dieu.

Há 8. — Que le méchant et ceux qui font le mal soient désappointés et balayés de sa création par le saint Créateur.

Há 12. — Je suis de la religion du culte de Dieu, je loue cette religion et la confesse devant le méchant, et la loue avec une bonne conscience, de vertueuses paroles et de vertueuses actions.

Há 44. — O Hormuzd ! pourquoi ces pécheurs ne peuvent-ils pas devenir vertueux ?

Há 32. — Les pécheurs qui veulent suborner, régner à la cour, devenir puissants, grâce au mensonge, et qui songent à mal faire, voilà ceux qui font tort au monde. O Hormuzd ! leur désir est suivi de lamentations.

Há 33. — Les méchants sont punis suivant leurs pensées, leurs paroles et leurs œuvres. Il vaudrait mieux qu'on pût leur communiquer le goût de la science. O Hormuzd ! donne-leur le désir de la sagesse afin qu'ils répandent la sainteté.

Il en est qui appellent les Parsis « adorateurs du feu ; » ceux-ci se défendent de l'être en disant qu'ils n'adorent pas le feu, mais qu'ils le considèrent ainsi que d'autres grands phénomènes de la nature comme l'emblème de la puissance de Dieu.

Il me paraît que, d'un côté, l'imputation est injuste et que, de l'autre, la défense va un peu trop loin. Bien que le Parsi « se rappelle, loue, aime ou considère comme saint, » tout ce qui est beau ou étonnant ou inoffensif ou utile dans la nature, jamais il ne réclame d'un objet matériel inintelligent un secours ou un bienfait ; il n'est donc pas idolâtre ou adorateur de la matière. D'un autre côté, quand un Parsi adresse ses prières à Hormuzd (ou Dieu), jamais il ne croit qu'il soit nécessaire de tourner sa face vers un objet particulier. Il réciterait, et récite en effet, son *vasht Hormuzd* (prière à Hormuzd) en quelque

lieu que ce soit et sans la moindre crainte. En outre, lorsqu'il s'adresse à « l'ange de l'eau » ou à tout autre qu'à celui du feu, il ne se tient pas debout devant le feu. Ce n'est que lorsqu'il s'adresse à l'ange du feu qu'il se tourne du côté du feu. Bref, en s'adressant à un ange particulier, il tourne sa face vers l'objet dont cet ange est le gardien et qu'il considère comme étant son symbole. Mais dans les prières à Hormuzd il ne regarde, n'emploie ni ne fixe aucun emblème quelconque.

Puisqu'on ne pouvait apporter que du feu dans l'enceinte d'un temple, — aucun des grands objets de la nature (tels que la mer, le soleil, etc.), ne pouvant servir dans ce but, — les temples devinrent naturellement les sanctuaires du feu seul, et de là l'erreur de regarder les Parsis comme des « adorateurs du feu. »

Il est clairement dit dans Há 30 : « Qui connaît Dieu au moyen de ses œuvres l'atteint ; » mais je ne me souviens pas d'avoir trouvé un texte exigeant du Parsi de tourner sa face vers un objet particulier comme étant un emblème de Dieu, bien qu'il lui soit recommandé, comme dans le texte cité plus haut, de s'élever de la nature au Dieu de la nature.

Tel était l'état de leur croyance religieuse il y a une génération. Mais depuis lors de savants Parsis se sont mis à l'étude du Zend Avesta avec zèle et une croissante intelligence. Le *Ruhanumai* dont j'ai été le président pendant quelques années a porté ses recherches, — au moyen de ces savants, — sur l'ancienne littérature et exposé de temps à autre les résultats de ces recherches devant la communauté dans des réunions publiques et par la publication de ces travaux.

L'opinion de ces hommes de science est que quelques-uns de ces livres religieux que les Parsis considéraient comme canoniques, ne l'étaient pas ; qu'à l'exception d'une certaine portion, appelée les *Gathós*, ils n'étaient les paroles ni de Zarthusht ni de ses disciples ou auxiliaires contemporains, e qu'avant l'époque de Zarthusht la religion était presque polythéiste. Zarthusht fit une révolution complète, prêcha le culte du seul grand Dieu suprême, comme étant la fin et le commencement de la sainte religion, et que Dieu seul était le Créateur,

le donateur et le Tout-en-tout de toutes choses. Il élimina les dieux primitifs ou esprits et invoqua Dieu en ces termes : « Toi et toi seul es Celui qui voit l'œil de mon esprit. »

Le monothéisme de Zarthusht était complet et sans équivoque, et sa monogamie aussi claire. Les savants Parsis d'aujourd'hui soutiennent que les autres livres sont des compilations plus récentes faites par des prêtres ; qu'après la mort de Zarthusht les prêtres réhabilitèrent, quoiqu'en leur assignant des positions subordonnées, les esprits primitifs qui étaient considérés comme présidant au feu, à l'eau, à la terre et à toutes les grandes créations de la nature, et établirent encore le rituel et les cérémonies selon qu'ils les désiraient ou les croyaient profitables à eux-mêmes, ainsi que c'est arrivé à d'autres religions. Les savants déclarent de plus que toutes les invocations aux divers esprits pour en être secouru ne formaient pas une partie de la religion telle que Zarthusht l'établit et que les Parsis devaient revenir à la spiritualité originelle, à la simplicité et à la pureté de leur religion ; qu'il est clair, d'après les paroles de Zarthusht, que seuls les principes éternels du culte du Dieu-un, ainsi que la pureté en pensée, parole et action, lient à toujours ; mais que toutes les coutumes, tout le rituel, toutes les cérémonies adaptées aux circonstances de temps, de lieu et de civilisation, peuvent être changés selon que l'exigent les besoins légitimes, physiques et spirituels de la communauté. Ces savants déclarent donc que, quelle qu'ait été la justification ou la raison d'être de bien des coutumes et des cérémonies religieuses au temps où elles furent adoptées, elles ne lient pas la communauté à toujours et qu'il faut réformer ces coutumes et ce rituel selon que le temps et les circonstances peuvent l'exiger, après un sérieux examen de la communauté.

Un des livres (le *Vandidad*), que l'ignorance considérait comme le plus sacré, est une compilation de divers temps et destinée surtout à recommander la propreté. C'est un code sanitaire, élaboré selon les lumières, les exigences et les influences des temps et des conditions de la vie des Parsis.

Qu'il me soit permis de conclure en faisant remarquer que

bien que les Parsis soient en petit nombre, — seulement 84 000 environ dans toute l'Inde, au sein d'une population de 254 000 000 d'âmes, — une raison importante explique pourquoi ils occupent une si grande place dans l'esprit du monde, à savoir l'influence de leur religion qui leur impose l'amour de Dieu, l'amour de la vérité, de la charité dans toutes les acceptions du mot et un effort constant de faire sincèrement quelque bien dans le cours de la vie, de cette vie dont la morale embrasse une pensée pure, une parole pure et une œuvre pure. Que les Parsis continuent toujours à persévérer dans cette voie.